

Fiche de lecture sur *Styles. Critique de nos formes de vie* de Marielle Macé Yoann (11) – Février 2021

Le livre

Titre : *Styles. Critique de nos formes de vie*.

Auteure : Marielle Macé

Date : 2016

355 pages, édition Gallimard, collection « NRF essais »

La rencontre

Marielle Macé fait partie de ces rencontres qui n'aurait peut-être pas eu lieu sans le SIAES-DHEPS : perches tendues par les co-formateurs, pensées vivaces, affûtées, passionnées de lectrices de Macé dans le réseau des Crefad, facilité d'accès aux livres. Assez vite *Styles* s'installe dans la recherche, d'abord comme un conseiller, un peu poète, un peu « perché », puis de manière de plus en plus tangible. En l'espace de trois ans, *Styles*, *Sidérer considérer* et *Nos cabanes*, déforme mon regard porté sur les vies au milieu desquelles je vis moi-même, ou plutôt redonne des formes, des qualifications à ces vies trop bien reconnues et trop peu connues, sur lesquelles le regard s'est habitué à passer sans s'arrêter.

Structure du livre

Le livre est composé de cinq chapitres dont les trois chapitres centraux (II, III, IV) sont l'épine dorsale. Ces trois chapitres explicitent et distinguent (sans toutefois hiérarchiser), les trois logiques par lesquelles on peut approcher la notion de style selon Marielle Macé. La première chronologiquement dans le livre est celle de la lecture modale (Chapitre II : Modalités). La seconde est celle de la logique distinctive (Chapitre III : Distinction). La troisième est celle de l'individuation (Chapitre IV éponyme). Le premier chapitre est le broissage d'un paysage social et intellectuel autour de la notion de style. Le dernier chapitre est lui une prolongation de la *stylistique* en tant que projet éthique de sujets, tentant ainsi de rendre son opérationnalité et son potentiel à être approprié à la notion de style. Le tout est bien entendu fleuri d'une multitude de références à diverses sciences sociales et œuvres littéraires, dans un « style » très macéen.

Logique modale

Cette logique fait honneur à la question de la pluralité. La valeur même de chaque chose tiendrait à son mode en tant qu'il est un parmi une pluralité. Dans cette logique, tout est à observer, rien n'est à comparer¹. La vie n'est plus à considérer comme la somme de différentes variations du social tels que les différents types de capital de Bourdieu, mais comme un potentiel de variation intrinsèque, ses formes étant les manifestations observables, l'affirmation de ce à quoi chaque vie tient, de ce qui a de la valeur. Cette logique modale est donc tout à la fois un plaidoyer pour certaines démarches de sciences sociales minorisées tels que l'éthologie de Merleau-Ponty ou la sociologie de Certeau ou Mauss, un plaidoyer pour l'habilitation de la littérature à influencer nos manières de faire sciences, à prendre le temps de la description et de l'attention aux valeurs des formes, avec entre autres appuis la poésie de Ponge et Baudelaire, et enfin, une proposition éthique en germe, développée tout au long du livre (notamment dans les deux derniers chapitres). Ce germe éthique, on le retrouve dans la qualification de la vie comme d'une puissance de forme et dans l'association de la lecture modale à une « joie du pluriel » (Mauss), joie et puissance étant des termes

1 Marcel Mauss dans « Les techniques du corps » écrit « Tout à observer, non pas seulement à comparer »

d'inspiration spinozienne comme elle le dit en introduction du chapitre². Précisons cependant que la logique modale n'est pas une logique relativiste où toutes les formes de vie se vaudraient. Il s'agit plutôt de dire que toutes les formes de vie témoignent de valeurs, qu'« il n'y a pas de vie nue, il n'y a que des vies qualifiées » comme peut le dire Agemben, pas de vies négligeable, dont on pourrait faire l'économie de la considération et de la description. Mais une fois cet effort de considération et de description effectué, la formalité des vies devient l'arène du jugement, le lieu de l'effectuation du politique. Car chaque forme-valeur se débat en acte avec les autres et l'approche modale est justement une invitation à ne pas taire se débat mais à s'en emparer, à prendre parti au sein des formes.

Logique distinctive

Cette logique est celle qui domine à la sociologie de Durkheim, Weber, Bourdieu. C'est celle de la taxinomie, de la comparaison, du classement et de la hiérarchisation. C'est aussi celle critique des « phénomènes de distinction » d'un « capitalisme des formes³ ». Si j'étais cavalier, je dirais que c'est la logique sous-jacente à l'expression « grille de lecture » tant répétée sur le terrain de la recherche, car pour qu'une lecture nécessite une grille, c'est bien qu'il faut des lignes et des colonnes pour distinguer, comparer, classer les éléments du monde social. L'image de la grille est également parlante pour traiter des effets de frontière que Macé attribut à la logique distinctive, empêchant dans un même mouvement de penser le « frottement », le « frôlement » ou le « tact ». Cette logique n'est pas le propre des sociologues mais a largement contaminé le monde social. « S'enivrer de distinctions, et enrager de distinction pour protéger les frontières de son moi : ouverture perceptive et clôture défensive sont ici les deux faces d'une même « attitude de la modernité⁴ » » (p146). Je retrouve dans cette phrase à la fois la puissance, la force que les *grilles* de lecture offrent aux militants et le potentiel d'enclosure, de décomposition, d'isolement et *in fine* d'impuissance que cette logique distinctive, seule, peut produire. Je retrouve également, contenue dans la logique distinctive même, l'ambivalence description-prescription : lire le monde social à travers les différences, c'est décider d'un mode d'attribution de la valeur en fonction des critères de distinction, c'est à terme produire un monde social en fonction de ces valeurs-distinctions (que ce soit en accord ou en opposition). Autrement dit, si les études de genre portées par des scientifiques féministes affirment que « l'intime est politique », constatant que les hiérarchies entre les genres ne s'arrête pas à la porte de la chambre à coucher, vivre avec « le précepte bien connu l'intime est politique », selon l'expression d'une personne enquêtée, n'est autre que la réaffirmation d'une distinction de genre qui impose une lutte contre l'ordre hiérarchique qu'elle fabrique. La manière de s'opposer au patriarcat en ce sens est prescrite par la logique distinctive, préservée entre le moment de la lecture scientifique et celui de l'action militante.

La face politique de la logique distinctive, Marielle Macé la dévoile avec Baudelaire qui dirait que « dans les sociétés modernes (qui à la fois posent l'égalité des êtres et requièrent la différenciation de chacun), tout surgissement d'une singularité se paie de l'écrasement d'une autre [...] » (p147). Une ambition de la recherche étant de s'arrimer solidement à une lecture modale et par conséquent de débusquer la logique distinctive là où elle se niche, je suppose que les tensions individu-collectif, masculin-féminin, telles qu'elles peuvent se manifester dans les entretiens nous renseigneront sur le paradigme des participants à l'enquête. Je ne serai pas étonné par exemple de retrouver chez la participante 8 une joie de l'expérience polyamoureuse couplée à un féminisme radical jaillissant, immédiatement terni par l'écrasement des efforts du participant 10 (avec qui elle était en relation polyamoureuse) à tordre sa conception normative du couple ; chez le participant 5, l'affirmation d'un goût pour la relation duelle intimiste, pour les relations fortes mais peu nombreuses, rendue

2 En parlant du terme joie : « j'utilise ce mot spinozien, car c'est souvent chez Spinoza que l'on a trouvé l'inspiration d'une ontologie modale, une idée des modes comme puissance d'être [...] » (p58).

3 Ibid. p123

4 Expression empruntée à Foucault dit-elle.

amer par la sensation d'exclusion d'une camarade qui souhaiterait voir une conception de la communauté plus étendue s'imposer.

Bien que la logique distinctive fasse surtout l'objet de critiques de la part de Marielle Macé, il est cependant important de souligner que l'essentiel des critiques vise davantage le monopole de la logique distinctive que la logique distinctive elle-même.

Logique d'individuation

Cette logique est selon moi le pendant performatif de la logique modale ou, autrement dit, la logique qui soutient l'appropriation de la logique modale par des sujets acteurs de leurs vies, agissant sur leurs formes de vie. Une fois considérée la pluralité des styles, il deviendrait possible de produire soi-même cette pluralité de styles, par soi et ses engagements. Je dis « par soi » et non pas « pour soi », car il me semble que si le processus d'individuation contient l'idée d'une auto-détermination du sujet pour lui-même, il ne peut se penser en-dehors d'un monde social. Les styles qui s'affirment par le sujet et par lesquels le sujet s'affirme sont des affirmations de valeur adressées au monde, mise en partage, en débat, soumises au jugement, dans ce que cette notion a de plus politique et de moins moral. Ce sont des affirmations positives (et non distinctives) en cela qu'elle sont en elles-mêmes des affirmations de pluralité de modes, de styles parmi tous les styles possibles. C'est en même temps une appropriation de la question du style et une invitation à l'appropriation de la question du style. En cela, l'individuation n'est pas une performance de style en tant que moyen de distinction au profit de l'individu (à l'image des usages de *la* mode par exemple), mais une performativité du pluriel des styles au profit de la société. C'est par exemple ce que défend Foucault lorsqu'il propose de penser l'homosexualité non pas en distinction de l'hétérosexualité mais comme une ouverture de possibles styles gays, d'une stylistique ou d'une esthétique gay pour reprendre ses termes. Si comme le soutient Machery, les normes sont consubstantielles du vivant (et de ses formes), à la fois support du vivant et produit du vivant, l'individuation serait le processus par lequel les sujets vivants s'approprient cette relation intrinsèque entre norme et vivant et affirment une pluralité de normes par une pluralité de formes de vie. A contrario, se positionner par rapport à des normes existantes (perçues comme immuables, transcendantes) et réduire le champs des formes de vie possibles à de la conformité ou de l'anti-conformité, décrirait davantage le dilemme insoluble des sujets coincés dans une logique uniquement distinctive. À mon sens la performativité de Judith Butler découle à la fois d'une appropriation de la question du style et d'une appropriation de la question des normes, le style comme les normes pouvant être pensés de façon modale, plurielle. En définitive, la singularisation que permet la logique d'individuation est le résultat d'une hétérogénéité de modes, aussi bien en interne de l'individu (également dans ses tensions et contradictions) que dans le monde social.

Ce qui m'intéresse

C'est récemment que le rôle de cette lecture pour la recherche se clarifie, tant les ponts avec d'autres lectures sont nombreux, tant le « style » couvre d'aspects de la recherche. Je pourrais lister pêle-mêle les liens qui s'établissent : l'appropriation de l'enjeu du style en tant qu'esthétique de l'existence (Foucault) ou performance, performativité (Butler) des *modes* de vie, performativité de la pluralité des formes ; « style » à travers l'habitat, le rythme, les gestes, l'allure ; le « style » en tant qu'invitation à l'égard pour la puissance (Spinoza) formelle qu'est la vie, en tant qu'invitation à considérer la question du comment de la vie comme arène des valeurs ; le « style » comme contrepoint de la logique distinctive qui fait voir le monde social en scène ou en tribunal (Boltansky) où s'affrontent des classes, des normes, des dominants et des dominés (Bourdieu) ; le « style » comme support des normes (Machery) et point de jonction politique entre le singulier et le social (Arendt) ; le « style » comme proposition de lecture éthologique des manières humaines d'être (Morizot) ; le « style » comme proposition de lecture phénoménologique des vies et des événements

(Huët, Rancière). Marielle Macé semble m'offrir une pensée qui s'articule de façon cohérente avec les différents matériaux, le risque étant de reproduire la pâte confuse est esthétisée de la monographie en tentant de mettre du « style » et de la « vie » à toutes les sauces.

En dépit de ma séduction pour la proposition intellectuelle de Marielle Macé et à la lumière de mes choix d'objet, de question de recherche et de référentiel théorique pour l'analyse, je dois donc faire l'effort de situer « pratiquement » l'apport de *Styles* pour la recherche. La manière la plus élégante que je trouve pour conserver la puissance de dérangement, l'originalité de la pensée de Macé sans éparpiller la recherche, c'est de revenir assez simplement et assez profondément au parti-pris de l'auteure. Ce parti-pris, c'est celui de la lecture modale, c'est en même temps la « joie du pluriel » de Mauss et la vie comme « puissance de formes » de Macé. C'est celui d'une suspension de la comparaison, d'un frein à la *reconnaissance*, au profit de la description, de l'interprétation, nécessaires à une *connaissance* du singulier qui s'agite et se débat derrière (en interne des individus) et devant (parmi la « foule des modes d'êtres ») les macro-structures sociales. Cette lecture modale qui me séduit tant, c'est tout bonnement une dimension irréductible de ma démarche de recherche, c'est la proposition de déplacement du regard que je souhaite faire au terrain, aux militants qui m'entourent, experts dans l'art de la distinction. Je l'ai déjà dit, les sociologues n'ont pas le monopole de la logique distinctive, loin de là, mais, parce que la logique distinctive a le monopole sur l'ensemble des logiques sociologiques, elle en est devenue une logique sociale, à l'image des « fashion victims » qui tentent vainement d'*apparâître* (*l'inter-esse* chez Arendt) en se fondant dans une logique distinctive, à l'image encore des militants d'extrême gauche qui en dépit de leur minorité numérique ne cessent de faire scission entre eux en raison de divergences idéologiques, de différences de classes, d'une hyper-acuité aux hiérarchies distinctives qui les diviserait de fait. Ce parti-pris c'est aussi une alternative *autrement* radical (pour un terrain en quête perpétuelle de radicalité) de retrouver un peu de cette puissance d'agir trop souvent vacillante. L'hypothèse sous-tendue est que la puissance, pensée avec une logique distinctive, est difficilement puissance d'agir (au sens de Spinoza) ou puissance de forme (Macé) et facilement « pouvoir sur », c'est-à-dire pouvoir non extensif qui nécessite pour être exercé qu'autrui en soit privé. Cet emprisonnement de la puissance dans la notion de pouvoir se fait d'autant plus facilement qu'à l'acuité distinctive du terrain se surajoute une acuité toute militante cette fois aux rapports de forces. Alors que je souhaite analyser les matériaux à l'aune du paradigme conceptuel de Spinoza, je souhaite mettre en partage une disposition du regard nécessaire à l'exploration des matériaux en amont de l'analyse. Car si je suis convaincu de la richesse des matériaux en matière de « styles », si des « modes » d'agencement entre intime et politique peuvent émerger des entretiens ou de mes observations, il est tout aussi sûr que ces mêmes matériaux pourraient alimenter une exploration distinctive. En m'appuyant sur Macé, je compte expliciter ce parti-pris modal et inviter les lecteurs à s'y essayer. Il ne s'agit pas pour autant de dévaluer les apports de la sociologie distinctive, mais de faire le pari que celle-ci nous rend en même temps aveugle à des phénomènes liés à nos manières de faire « rencontre », « d'organiser » nos vies (en collectif). Je pourrais même aller plus loin et supposer que la logique distinctive en elle-même, organise de fait la séparation des *modes* (chez Macé ou Spinoza) plutôt que leur rencontre et leur composition. Le parti-pris modal, en tant que refus d'inconsidération, en tant qu'effort à qualifier les vies pour les connaître plutôt que les reconnaître, en tant que disposition d'esprit permettant d'envisager le « frottement », le « frôlement » des *modes* entre eux, avance selon moi sur une pente parallèle à l'éthique spinoziste qui de son côté soutient la connaissance adéquate des causes et des conséquences, invite à la compréhension des situations en tant qu'elles sont toujours singulières et complexes, impossible à résumer par des idées générales (soit-elles sociologiques), et permet de penser les phénomènes de *rencontre*, là où la Morale s'y refuse.

Il me semble qu'il y a également un potentiel d'allègement dans la proposition de Macé. Étant donné la toxicité qu'atteint parfois la recherche de cohérence ou de radicalité sur le terrain, la

lecture modale permet pour une fois d'inverser la logique : et si les manières d'être, les formes de vie, les gestes, ne devaient pas sans cesse être conformés à des idéaux, des valeurs, si ces formes de vie étaient au contraire l'expression manifeste des valeurs, de ces « ce à quoi on tient » qui nous habitent profondément, singulièrement, en dépit de notre culture militante commune ? Et si l'on s'essayait à juger des valeurs à travers des formes de vie au lieu de juger encore et encore les formes de vie à l'aune des valeurs supposées, affichées, prescrites ?

Explorer les matériaux avec le « style »

Une pluralité d'aspects et des styles pluriels pour chaque

Marielle Macé ne cesse de multiplier les éléments pouvant faire l'objet d'un regard stylistique. Elle évoque entre autre l'habitat, le rythme, les gestes, l'allure. Rapprochés des aspects tels que les (mode de) militantisme ou les (mode de) relations, relevés dans les matériaux issus de l'enquête, ces quelques exemples de ce qui peut être le caractère d'un style permet de donner à voir une pluralité de *manières* extrêmement riche :

- Les gestes militants, en premier lieu, sont d'une grande diversité. Cela va de « faire des bêtises⁵ » à « réfléchir », « faire des réunions » ou « s'informer » en passant par casser des vitrines, « faire l'émeute », aller en manifestation, « s'organiser » (collectivement), voter, consommer bio, diffuser des tracts (« differ »), « se déconstruire » etc. Bien que ces différents modes soient le plus souvent comparés entre eux voire carrément présentés comme mutuellement exclusifs, à l'instar de la « politique politicienne » et du militantisme en groupes politiques affinitaires, des arts plus complexes apparaissent et tissent certaines de ces pratiques entre elles et avec d'autres propres à l'habitat ou aux relations. C'est le cas par exemple quand il est question des « punks nique-tout », des « totos schlags » ou des « militants professionnels ». L'on pourrait dire des premiers qu'ils tentent d'habiter les marges, que militer passe par un refus catégorique et systématique de participer aux structures du capital et de la propriété et que les formes qui en témoignent sont celles du nomadisme, du squat, du vol, d'une sorte d'appropriation de la figure du paria d'Arendt. Cette forme, d'apparence « désorganisée » et oppositionnelle, est paradoxalement une forme favorable à une multiplicité de rencontres, assez peu maîtrisées, en apparence encore. L'on pourrait dire des deuxièmes que l'opposition au système capitaliste est nuancée par une volonté de favoriser une vie collective maîtrisable. On retrouvera une impermanence des lieux d'habitations, un rapport d'opposition fréquent et affiché, mais relativement atténué au profit de formes émergentes faisant la part belle au collectif, aux amitiés. Les signes de ce deuxième style complexe pourrait être la récup, voire « manger dans les poubelles », les notions de « bande » ou de meute, les colocations offrant très peu de confort individuel. Enfin, l'on pourrait dire des troisièmes qu'ils rationalisent leur temps et tendent à l'efficacité aussi bien pour avancer vers un rapport de force favorable dans les luttes politiques que pour résoudre des dilemmes individuels de gestion d'agenda et d'espaces. On voit bien que dans ces trois cas les modes de vie sont inséparables des gestes militants, pourtant des esthétiques différentes apparaissent et se débattent. Le troisième style, assurément le plus représenté et le plus débattu sur le terrain d'enquête, affirme, revendique même, par ses formes, une appropriation de la question productive et du professionnalisme. Cela peut passer par le développement de mutuelles de matériel, par la production ou la distribution de nourriture, par l'organisation de camps-action ou de manifestations mais aussi par la formation, l'entraînement, le faire métier. L'efficacité revendiquée par les gestes n'est certes pas sans rappeler les différentes évolutions capitalistes du monde du travail, du fordisme au LEAN management. Mais connaissant justement la position de dominé des militants vis-à-vis d'un ordre social plus large et leur opposition politique à de telles évolutions, il serait intéressant de distinguer l'efficacité résultant

5 Cette citation comme la majorité de celles qui suivent proviennent d'un seul et unique entretien avec la participante : « trajectoire affective intime et trajectoire militante » avec la participante 4.

d'une inculcation⁶ des logiques de la modernité de l'efficacité des formes dont Certeau peut parler à propos des manières et des « outils d'une liberté résistante et braconnière⁷ ». Corrélativement aux gestes efficaces, ce style militant implique la constitution d'un « réseau » utile, qui bien qu'informel, souffre de son spectre capitaliste, LinkedIn. Nous en reparlerons à travers les styles relationnels.

Une expression que je rechigne à qualifier de style est celle de « compète à la radicalité ». Il ne s'agit pas ici de disqualifier des formes de vie, ce qui serait contraire à un parti-pris modal, mais plutôt de resituer cette expression dans les discours. Il me semble en effet que la « compète à la radicalité » est davantage l'expression d'une critique, d'une vigilance à une tendance toxique de certaines formes de militantisme, et non pas le résultat d'un effort de description. Aucun amusement, aucune curiosité, aucun enthousiasme, aucune trace de sérieuse considération à l'évocation de cette « compétition », tout au plus une dérision de l'absurde, une disqualification. Étant moi-même favorable à cette critique et voulant voir une suprématie de la logique distinctive chez les personnes que je taxerais volontiers de « se perdre » dans ce genre de militantisme, je me contenterai de dire que dans le réseau d'interconnaissance très restreint que j'ai enquêté, la « compète à la radicalité » n'est l'affirmation positive d'aucune valeur, alors que la « radicalité » seule recouvre une multitude de valeurs pour une multitude de formes. Cependant, la critique de la « compète à la radicalité » peut être considérée en tant que telle comme un geste affirmatif, peut-être celui d'une contradiction, d'une hétérogénéité de modes interne aux sujets. Je suis tenté de faire l'hypothèse que le conflit qui oppose le moralisme, le puritanisme militant (dont la « compète à la radicalité » est l'illustration) à l'immoralisme, le rationalisme situationnel, également militant (dont la critique est la manifestation), est formellement précieux, vivant. Aussi bien les militants moralistes seraient des figures simplistes et dystopiques, des vies qui n'existent pas réellement et ne pouvant pas souffrir d'une disqualification, aussi bien le goût de l'entre-soi, de la « petite morale » existerait bel et bien, en tension avec des valeurs-formes plus ouvertes, plus composites, plus éthiques. Ainsi la critique de la « compète à la radicalité » serait moins une forme de vie (ou un geste militant) qu'une pluralité de formes contradictoires, un débat de formes encapsulé en quelques mots et rayonnant sur des vies entières.

- Les militantismes en termes d'allures ou de rythmes ne sont évidemment pas déliées des gestes. L'allure n'est pas un aspect que j'ai beaucoup décrit pour l'instant, si ce n'est en termes de dispositions du corps suite à quelques entretiens. Elle s'impose quand il s'agit de décrire une manifestation, où le barbecue de la CGT affirme quelque chose comme « on est chez nous dans la rue », où la palette des couleurs vestimentaires se change par endroits en nuances de noir et les allures décontractées et singulières deviennent sportives et homogènes, où tout d'un coup les couleurs de l'arc-en-ciel apparaissent dans une seule et même allure, dans chaque bout d'allure, la démarche, la coupe de cheveux, la barbe, la jupe. Parfois ce sont des individus qui s'agitent dans tous les sens, courant, lançant, criant, comme autant d'électrons libres, parfois ce sont de petits essaims qui se déplacent, s'exposant au devant de la scène puis s'abritant dans la masse, parfois c'est un long fleuve tranquille qui s'écoule dans les rues, une grande famille qui se reconnaît dans sa pluralité sans se connaître dans ses singularités. Parfois il y a des démonstrations viriles, qui séduisent en accaparant le drapeau de l'intensité politique, qui dégoûtent, qui mettent au défi. Parfois il y a des militants qui accompagnent, suivent, physiquement et du regard, soignent, rassurent. Il est cependant amusant de remarquer qu'il existe une infinité d'allures singulières en manifestation mais que les discours sur celles-ci (tout comme sur les manifestations elles-mêmes) seront surtout typologiques : manifestation différente d'émeute, premier tour différent du second, cortège syndical différent du black block, ambiance du 1^{er} mai différente de celle de la marche des fiertés, rythmique de l'orchestre différente de la rythmique des confrontations avec la police. Les critères du genre encore une fois trouvent une place de choix dans cette lecture distinctive, faisant

6 Au sens de Bourdieu, l'inculcation est un processus nécessaire à la production d'*habitus*. *Styles*, p84.

7 Ibid. p87

peu de cas des singularités. Un continuum se dessine entre le service d'ordre macho de la CGT et le virilisme combatif du « cortège de tête ». Un autre entre les pratiques de soin, de ravitaillement à prix libre, de déguisement et celles proposant des ambiances musicales chaleureuses, inclusives. Ces frontières entre les allures n'ont pourtant rien d'évident si l'on suit les street medics jusqu'au débrief de fin de manif d'un black block, si l'on remarque en première ligne du cortège cette personnes non-binaire en jupe à fleurs noires armée d'une bombe de peinture à paillettes, si l'on accorde à la DJ dans sa bêtaillère la puissance formelle d'une musique féminine enragée.

Il en va un peu de même pour la question des rythmes. Le participant 5 me demande à la fin de notre deuxième entretien : « Mais t'as fait que des interviews de totes sur-engagés dans plein de trucs ? ». Il y a quelques chose de rassurant je pense à se sentir appartenir à un groupe de gens, à un type de militants et en même quelque chose de mensonger si j'en crois la diversité de *modes* d'engagement que recouvrent cette seule expression « totes sur-engagés ». Car cette diversité de modes de peut pas se réduire à un degré d'engagement supposément élevé sur une échelle de temps, c'est aussi une diversité de formes. En outre, cette expression tire selon moi davantage son sens de l'expérience subjective des militants que de la réalité de leurs rythmes, en cela qu'il existe à mon avis une reconnaissance entre pairs sur la base d'un sentiment partagé d'être « over-booké », mais il n'existe pas de règle mathématique permettant de comptabiliser les heures militantes en les distinguant des heures non militantes, il n'existe pas d'espace décisionnaire pour juger de la répartition de la charge mentale ou émotionnelle ni pour accorder ou refuser le droit à faire défection. Les « totes sur-engagés » sont par ailleurs et en même temps des amoureux, des colocataires, des enfants, des amis, des passionnés de nature ou de cheval, des voyageurs. Le sentiment d'être over-booké pourrait tout aussi bien provenir d'une frustration à ne pas pouvoir tout faire. La participante 4, dans le premier entretien, raconte : « ah oui dans tout ça y avait que je faisais énormément de cheval à ce moment-là, encore, toujours, et du coup bah fallait réussir à tout gérer, et y avait eu un truc avec des chevaux ce week-end-là du coup j'avais choisi les chevaux plutôt que d'aller faire l'émeute à Milan. ». Je retiens particulièrement l'expression « fallait réussir à tout gérer » qui me conforte dans l'idée que la surcharge ou l'over-booking est peut-être moins le signe d'une multiplication d'heures militantes que celui d'une conception quasiment travailliste du militantisme : il faut faire ceci, il faut faire cela, peu importe le temps réellement passé, la « to do list » s'allonge, il faut réussir à tout gérer, ce n'est pas une question de rythme mais d'optimisation, pas une question d'engagement mais de compétence (gestionnaire). Aussi, je serais tenté de penser que les participants à l'enquête me parlent moins de leurs rythmes militants, même quand ils me parlent du fait qu'ils font un « 50h semaine », que de leur difficulté à envisager le rythme dans sa pluralité de modes possibles. Il serait moins question de degrés réels d'engagement, en termes de temps passé ou de nombre de tâches réalisées, que d'une tendance à penser les engagements comme pris dans un seul bloc, dans un seul rythme, indépendamment de leurs natures ou formes. Corrélativement, cela expliquerait pourquoi sur des périodes particulières, où les militants sont embarqués dans des rythmes inhabituels et sont poussés à se singulariser, les considérations sur la « charge » et la « réussite » militante disparaissent. Je pense ici à des durées de temps qui s'apparenteraient à des vacances militantes, en cela que ce sont bien une socialité et des gestes militants qui opèrent mais dans un lieu non quotidien, où le militantisme se fait prétexte à autre chose. La participante 4 raconte encore « Et puis après y a eu « No-Noël », on est parti tous ensemble à Toulouse, du coup avec, je sais pas comm/ du coup avec vous, la bande de Compiègne [...] Et tous les schlags rencontrés pendant la COP21. (rire) [...] Et c'était très rigolo, on avait, on avait essayé d'organiser des trucs quoi, pour perturber Noël, qui c'était quand même plutôt soldés par des échecs je dirais, les gros trucs d'organisation, après on avait des trucs plus rigolo de distribuer des tracts, faire des porteurs de parole, des trucs comme ça sur les marchés Noël mais on avait voulu organisé une auto-réduction mais ça, ça a jamais marché. ». Pourtant, pour avoir participé à ce « No-Noël », c'était bien plus qu'un 50h militant que nous avons fait. Je fais donc l'hypothèse que la question du rythme, en tant que ses modes ne sont pas réductibles à des

variations sur le nombre d'heures passées où le nombre d'actions réussies, quand elle est appropriée par les militants, ouvre à une puissance de forme et à une légèreté dans l'agir et que c'est précisément suite à de telles expériences que les militants se retrouvent à porter attention au rythme. Ainsi, une des revendications du camp VMC à Bure, auquel je participais et dont des participants à l'enquête étaient organisateurs, était d'ouvrir un espace politique (de formation, réflexion, action) en-dehors de l'agenda politique. Il s'agissait de n'en faire qu'à son rythme, plutôt que d'être systématiquement dans la réaction, de courir sans cesse après l'actualité politique. De multiples invitations à venir sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes se sont également fait le relai de cette question du rythme, à l'image du projet de « Refaire un Dôme » lancé comme un pied de nez au référendum à propos de l'aéroport qui saturait l'actualité politique, ou encore de « Sème ta ZAD » qui à mon sens est une manière d'appeler à considérer le rythme des saisons comme bien plus déterminant pour l'avenir de la ZAD que le rythme des alternances au gouvernement.

- Un aspect central de la recherche est celui des relations. La logique modale défendue par Marielle Macé me pousse à envisager des styles plurielles de relations. Et en même temps, la figure du diplomate de Baptiste Morizot, en tant qu'il est un agent, un défenseur de la relation en elle-même, m'oblige à préciser cette notion de relation. En effet, communément, les relations « en général » désignent les relations dites interpersonnelles. Assez vite dans les entretiens, différents types de relations apparaissent, selon une taxinomie qui s'étend toujours un peu plus : relations amoureuses, polyamoureuses, sexuelles, amicales, de camaraderie, de parenté, à un collectif, associatives, de colocation, de type communautaire ou familial élargi, etc. Mais alors, qu'est-ce que serait cette relation, qui selon Morizot mériterait de l'attention ? La relation selon Morizot pourrait à mon sens se situer au niveau de la relation d'interdépendance, de la relation de fait, indépendamment des goûts et des préférences de chacun mais de par l'existence de communautés d'importance. Telle que je la comprends, la relation de Morizot est absolument déterminée et relie les individus en raison du partage d'un même environnement, d'un rapport causal entre les uns et les autres. Nous avons donc trois approches distinctes pour parler des relations : une approche stylistique, une approche distinctive et une approche diplomatique. L'approche stylistique m'intéresse pour donner à voir une pluralité de modes relationnels qui va bien au-delà des catégories habituelles de pensée, voire pour appréhender l'hétérogénéité des modes relationnels au sein du terrain et en interne des individus. À ce titre, le dialogue avec une approche distinctive permettra de forcer le changement de paradigme. Par exemple il serait intéressant de comparer la valeur et la puissance de la relation polyamoureuse quand elle est pensée en distinction de la relation de couple et celles affirmées, appropriées par *une* relation polyamoureuse singulière pensée comme l'expression d'une éthique individuelle. L'approche diplomatique permettra sans doute de prolonger les considérations éthiques sur les relations, car ce n'est plus le goût ou la préférence qui seront mis en question mais la responsabilité des individus à porter leur attention sur leurs relations d'interdépendance. Or, les matériaux témoignent déjà selon moi de la dispute entre ces trois approches. Les relations caractérisées par leur rapport à une norme dite dominante, aussi bien à l'échelle de la société occidentale qu'à l'échelle des milieux libertaires, sont des traces de la logique distinctive dans les discours. Mais cette logique ne résiste jamais longtemps à l'expérience ressentie, et une relation dite libre, en opposition à une relation de couple, s'avère par exemple être en même temps une relation exclusive du fait de la trajectoire biographique (parce que c'est la première relation amoureuse, parce que c'est la seule, parce qu'il n'y a qu'une seule direction au désir à ce moment, qu'un seul imaginaire). Ainsi, un style pluriel, une hétérogénéité de modes relationnels, potentiellement contradictoires, cohabitent dans une même relation qui dit par ses formes « à quoi elle tient ». La question de l'interdépendance peut également intervenir lorsque les relations se débattent, l'approche diplomatique pouvant faire office d'arbitre pour juger des styles relationnels. C'est ce qui perçoit selon moi lorsque la participante 8 argumente ainsi : « Si chacun veut aller vivre sa vie de son côté, soit avec son amoureux, soit pour son taf... des fois je me dis bon bah d'accord c'est chacun sa gueule, bon bah moi je vais me casser à Dijon ou tu vois... Ça me

fait, des fois ça me rend hyper triste de me dire en fait on se tient pas du tout quoi [...] ». Elle prend résolument le parti d'une approche diplomatique lorsqu'elle ajoute « ... y avait une mutuelle de matos où les gens ils étaient pas tant, je sais pas ils partageaient pas leurs vies, c'était chacun fait sa/ son truc de son côté, moi je me dis ah je suis prête à, à mettre de/ toute ma thune ensemble si je sais en fait pourquoi c'est. Bon bref je, je sais pas trop... j'aimerais bien plus d'engagement je crois (rire). ». À ceci prêt que la notion d'engagement est polysémique et peut laisser penser que ça n'est pas tant que les militants sont de fait engagés les uns envers les autres du fait de leur interdépendance qu'ils devraient s'engager volontairement vers plus d'interdépendance. Autrement dit, l'attention à la relation que défend Morizot peut apparaître teintée de libéralisme (et de son idée de libre-arbitre) et d'idéologie communiste (selon laquelle il *faudrait* mettre les vies en partages).

Je pourrai utiliser cette triple approche des relations pour penser particulièrement les porosités entre relations intimes et relations militantes. Je pourrai par exemple mettre en vis-à-vis les relations de milieu, de « réseau utile » comme je le disais tout à l'heure, apparaissant sous ce jour du fait d'une distinction nette (et mensongère) entre relations intimes et relations militantes, avec des relations qui apparaissent d'entrée de jeu comme composites, c'est-à-dire tout à la fois de camaraderie, amicales, amoureuses, sexuelles, collective. Vues par le prisme de l'approche distinctive, l'utilitarisme guette les relations de réseau. Vues par le prisme de l'approche modale, c'est une pluralité de styles relationnels, d'autant plus singuliers et inventifs qu'ils composent à leur manière avec diverses formes relationnelles, qui apparaît. Prolonger la réflexion avec cette deuxième approche pourrait revenir à interpréter, à partir des formes observées, les valeurs qui s'affirment et se mettent en partageant sur la scène militante : fraternité / sororité ? Communauté ? Efficacité et rapport de force ? Fluidité et évolutivité des relations ? Loyauté et fidélité ? L'approche diplomatique comme je l'appelle serait alors l'élément fixe de *la* relation, un référentiel ou un tamis par lequel la recherche tenterait de faire passer les multiples styles. Car répétons-le, l'approche modale n'est pas une approche relativiste ni une tentative de neutralité, mais une proposition de juger des valeurs à travers les formes plutôt que l'inverse. Je ne souhaite pas en convoquant l'approche modale censurer les positionnements politiques, à commencer par le mien. Le fait est que je suis tout aussi sensible à la proposition philosophique de Morizot qu'à la disposition du regard que propose Macé. Ainsi, en vis-à-vis d'une pluralité de styles relationnels et de valeurs associées je pourrais apposer le souci de la relation, et de cette façon mettre en débat les différents styles relationnels en interrogeant leurs rôles de protection, de sauvegarde ou d'attaque, de destruction, des relations d'interdépendance. Là-dessus, je peux d'ores-et-déjà émettre une hypothèse. Je suppose que des styles relationnels oppositionnels, en faisant la part belle aux intérêts de classe, aux idéologies politiques, à la « radicalité » telle que comprise sur le terrain, auront souvent comme effet d'empêcher certaines relations pourtant déjà existante du point de vue des interdépendances. C'est du moins ce que me laisse penser la conclusion du participant 10 lors de notre entretien : « des fois les militants sont pas tendres les uns envers les autres mais, mais là le contexte, les relations existantes entre les personnes qui ont fait les collages et les personnes qui vivaient dans la coloc, donc mes colocs, la manière dont elles ont été pointées du doigt, le fait qu'il y ait eu des collages fait en pleine nuit alors que tout le monde dormait fenêtre ouverte que c'était en plein mois de juillet et tout, qu'on découvre ça le matin, ça a été vécu comme quelque chose de, de tellement violent, enfin c'est c'est, en fait mais pourquoi enfin, en fait vous vous connaissez là enfin si vous voulez pas passer par moi parce que vous voulez plus me voir mais, mais communiquez autrement... ». Il y a quelque chose de délirant dans la « manière » dont les militants en question ont manifesté leur opposition, délirant parce que dans le déni le plus élémentaire des relations existantes. Toutes les personnes impliquées se connaissent, elles étaient reliées pour certaines par des relations d'amitié, et si l'action de collage a eu des effets tellement destructeurs sur les relations d'amitiés par la suite, si l'événement a été vécu de façon « tellement violente », c'est à mon sens moins en raison de la violence réelle de l'acte (il n'y a pas eu de casse, pas de dégât matériel définitif, pas de violence physique sur les personnes) que du déni de relation d'interdépendance

duquel Morizot souhaite nous prévenir. Une autre explication de la violence subjective serait de revenir à la déformation du social par la logique distinctive. En s'appuyant sur Boltanski, Marielle Macé montre en quoi le monopole de la distinction a transformé le monde social en scène, en un « devant les autres » qui s'illustre assez bien par la métaphore du procès. Les militants responsables des collages tout comme les militants qui en furent victimes seraient coincés sur scène, dans le « piège morphologique de la sociologie », condamnés à être alternativement jugées pour leurs actions ou leur non actions et juges des actions ou non actions des autres. Cette image de la scène ou du procès est d'autant plus parlante dans un « milieu » militant rennais, faisant office de huis-clos, où l'on parle de plus en plus de « justice de milieu ». Une dernière entrée par Styles qui me permettrait de déplier des situations telles que celle énoncée plus haut, serait celle du *tact*. D'un côté « Robert Esposito a placé au cœur de ses réflexions l'accusation de l'excès d'« immunité » qui touche l'imaginaire politique moderne »⁸ et dénonce le cuirassement, la peur du contact et le blindage des frontières entre individus, groupes, classes. D'un autre côté, Simmel avance que le tact se règle « sur la nature propre de chaque relation humaine considérée », tendant à prendre en compte la « singularité des circonstances, des temps, des lieux et des individus mis en présence, avec leurs espoirs, leurs secrets, leurs blessures et leurs souvenirs »⁹. Dans les cas des militants du terrain (ou au contact de celui-ci), l'immunité, au même titre que l'impunité, est également vivement critiquée et la culture partagée d'une manière conflictuelle, confrontative de faire de la politique, produit il me semble une alternance de contacts pressés et maladroits et de distances barricadées, au détriment sans doute d'une approche plus tacticienne.

Après avoir passer les entretiens au crible de cette triple approche, nous pourrons, avec Spinoza, juger du caractère toxique de certains styles relationnels dans certaines situations et du caractère « composant » d'autres styles relationnels dans d'autres situations. Les questions qui se poseront alors pourraient être : quels sont les styles qui favorisent la puissance d'agir, la joie active ? Quels sont les styles qui disent leur attention aux relations élargissant le champ du conatus, aux relations qui nous composent et se composent avec nous ? Est-il nécessaire pour répondre à ces questions de suspendre un instant la logique distinctive qui classe les personnes, chez les militants, en dominant-dominé, ennemi-allié, indépendamment de leur style ? Nous pourrons ainsi poser quelques balises, repérer des formes efficaces¹⁰, sur une carte à dessiner par chacun et pour tous, pour s'orienter et organiser les rencontres par-delà les seules frontières établies par la logique distinctive.

Une stylistique de l'imbrication de l'intime et du politique

C'était faire peu honneur au terrain que de réduire ses formes de vie à des variations autour d'un précepte « l'intime est politique ». Bien que cette notion de précepte m'ait permis dans mon cheminement de pensée d'identifier le croisement de la culture politique et de la morale, bien que cette notion demeure opérante pour décrire certaines expériences telles qu'elles sont vécues et comprises par les militants du terrain, elle n'en est pas moins réductrice quant aux qualités que chaque forme de vie déploie en acte. Penser l'imbrication entre intime et politique par la stylistique, c'est retrouver un peu de curiosité et de tendresse pour des manières d'inventer le quotidien¹¹ de mes amis et camarades et les préserver de l'offense que serait de mon point de vue l'interprétation de leurs vies mêmes comme autant de combinaisons de réactions distinctives à un ordre politique et moral préexistant. Je puise dans l'expression de Macé « ne pas faire violence au réel » de quoi alimenter mon éthique de chercheur (la participante 4 a cette expression d'« oublier de prendre en compte les choses comme elles sont ») et un guide de conduite pour la rédaction du mémoire dans la vigilance à « ne pas bâcler la description ». Néanmoins, si je reviens à l'histoire de l'expression « l'intime est politique », celle-ci nous parle de la manière qu'à eu le capitalisme de camoufler les

8 Ibid. p142

9 Ibid. p143

10 En parlant de la démarche de Mauss, Macé utilise l'expression « du partage et de l'affûtage collectif des formes efficaces ». p81

11 Référence explicite à *L'invention du quotidien* de Michel de Certeau

liens existants entre intime et politique et d'une nécessité de réaffirmer ces liens. Selon Marielle Macé, le capitalisme est prescription de formes. Elle prend l'exemple d'Ikéo qui nous apprend par catalogue comment organiser le logis et conditionne les formes vie possibles en son sein. La prescription de formes, c'est encore selon elle une confiscation du style, de la possibilité de penser en styles, une confiscation du « comment de la vie ». L'enjeu serait donc de se réapproprier la question du style et parler du précepte « l'intime est politique » serait une manière de pointer du doigt l'ambivalence du féminisme vis-à-vis de cet enjeu stylistique. D'une part, les féminismes concourent à la réappropriation du comment de la vie en faisant voler en éclats les frontières prescrites par le capitalisme : l'intimité et la politique ne sont pas des choses séparées, nous voulons des vies riches, singulières, hétérogènes mais composites, politiques, nous ne voulons pas des vies schizophréniques qui nous sont proposées où la question de qui fait la vaisselle ne rencontre jamais celle de l'égalité salariale. D'autre part, les féminismes risquent, par la conservation du monopole de la logique distinctive, de prescrire à leur tour d'autres formes de vie, opposées aux prescriptions capitalistes et patriarcales mais fonction d'elles tout de même : faire sans les attributs de la féminité / de la masculinité, refuser la vie conjugale, la vie de famille, l'insensibilité et le détachement affectif au travail ou en politique, etc. Parler d'imbrication de l'intime et du politique est donc en soi une question de style, puisque cela introduit implicitement tout le champs des *manières* d'imbriquer et ne présuppose pas d'une imbrication de fait ni d'une forme d'imbrication souhaitable entre toutes, comme peut le laisser penser parfois l'appropriation de l'expression « l'intime est politique » faite par les militants du terrain. Dans une conception stylistique des vies, le précepte « l'intime est politique » peut néanmoins être entendu comme une invitation, une urgence presque, à s'approprier la question du comment de nos vies et à produire par les actes des systèmes de valeurs et des normes qui nous sont propres. C'est en tous cas ce que la notion de performativité de Judith Butler laisse penser quand elle est reprise par Marielle Macé dans le chapitre sur l'individuation.

En note à moi-même, je repère sur ce sujet la très grande proximité de mes questions avec celles de Vanessa Brunet. Je trouve par une lecture partielle de son mémoire « Impasses et subversions des relations affectives. Analyse de quatre discours sur l'intime. » des éléments de contexte historique qui accompagnent la compréhension de l'enjeu tout politique de la séparation du domestique et du politique :

« ... notre code civil contemporain est issu du Code Napoléon (1804) qui s'inspire du code romain et redonne les pleins pouvoirs paternels, durcissant la distinction entre public et privé, entre droit commun et droit de la famille. Maleville, conseiller de Napoléon, affirmait : « la puissance paternelle est la providence des familles, comme le gouvernement est la providence de la société ». Napoléon comprenait parfaitement qu'en instaurant le despotisme dans la famille, il l'installait du même coup dans l'État, la famille étant la société principe, la cité élément. [...]

La famille est l'institution-clé de la domination patriarcale. La société bourgeoise s'est construite et consolidée sur la division entre l'espace public et la vie privée, avec d'un côté le domaine de l'économie marchande et de la politique, et de l'autre celui de l'économie domestique et de la vie familiale. »

Une approche qui me sera sans doute plus familière, sera celle par la pensée d'Hannah Arendt et ses considérations sur les sphères publique, privée et sociale.

Pour finir sur des matériaux plus tangibles, je donnerai quelques exemples de styles d'imbrication de l'intime et du politique issus des entretiens, à commencer par ce que j'appellerai l'anecdote de la brosse à dent, que la participante 4 (Léane) me raconte lors de notre premier entretien : « C'est vrai je me rappellerais toujours, quand je suis arrivée j'ai déballé mes affaires, du coup j'avais déménagé avec un sac à dos tu vois, toutes mes affaires étaient dans un sac à dos, et je me souviens, je déménage/ en plus on avait squatté à droite à gauche, moi j'avais passé une semaine à la ZAD, vous vous squattiez à droite à gauche, j'avais squatté un moment avec toi, (rire) et puis là j'étais trop

contente on avait un appart' et tout et je débarque, je déballe mes affaires, je sors ma brosse à dents, et là y a Christian qui me fait « Ah une brosse à dents, super, on a une brosse à dent (rire) » ». Comment comprendre la remarque finale de Christian ? Ce dernier, comme les trois autres membres du groupe dont Christian est originaire, n'a pas de brosse à dents, n'en utilise pas. Aussi, il n'est pas évident que Christian projette de se servir de la brosse à dents de Léane. Cependant, sa remarque affirme deux valeurs importantes : ce que Léane nomme la vie « schlag », liée à un minimum de confort, un minimum de possessions matérielles, et ce que j'appellerai l'intimité collectivisée. Car la remarque sur la brosse à dent est à comprendre dans un contexte où Léane s'apprête à vivre avec des personnes qu'elle connaît depuis peu et qui revendiquent de partager leurs nuits en dortoir, sans lit attiré *a priori*. Un idéal radical de collectivisation s'affirme : ce qui est à l'un d'entre nous est potentiellement à nous tous, au-delà, *a priori* encore, des barrières habituelles de l'intimité.

Sur un tout autre registre, toujours avec Léane, nous avons discuté du camp VMC ou camp anti-nucléaire et anti-autoritaire de Bure. Elle raconte : « Je pense Bure ça a quand même changé pas mal de choses, dans ma vie mais aussi dans ma vie militante. Dans ma vie c'est sûr vu que c'est un peu par les rencontres que j'ai fait à Bure que j'ai déménagé à Rennes par la suite, mais dans ma vie militante ça a aussi, je sais pas ça m'a permis de prendre plein de confiance et de me dire ah ouais en fait je peux faire plein de trucs, en fait c'est pas si difficile et tout ça. [...] je pense aussi que des camps comme ça c'est un peu une accélération du temps, du coup, comme tu vis ensemble les rapports ils se forment plus vite [...] ». On peut s'amuser du fait que l'emménagement à Rennes (en grande partie dans une intention de militer) qui découle des rencontres faites à Bure soit pour Léane du registre de sa vie, j'ai envie de dire « en général », et qu'*a contrario*, prendre confiance en elle, se sentir capable de « faire plein de trucs » soit du registre militant. Je le comprends néanmoins avec l'idée que les enjeux de la géographie, de l'habitat et des liens amicaux qu'ils favorisent sont des enjeux qui n'ont rien de propres à la vie militante, tandis que l'enjeu de la confiance en soi est ici principalement orienté vers des actions militantes. On pourrait pourtant sans trop de risque intervertir ce qui est registre de la vie « en général » et ce qui est registre de la vie militante et reconstruire *a posteriori* un sens qui ne trahirait pas foncièrement l'expérience de Léane. Constaté par exemple qu'à Rennes débute une nouvelle phase militante avec un nouveau style de militantisme, comme elle le dira plus tard dans l'entretien (« je venais emménager à Rennes, on allait faire un week-end à la ZAD avant, et puis là c'était le début de, du militantisme... » « Du coup à Rennes, moi je suis arrivée et à peine un mois après c'était le début du mouvement contre la loi travail, et même déjà avant ça, je me suis mise à militer un peu à cent pourcent quoi, à cent vingt pourcent même, même des fois un peu plus. ») et parier sur le fait que la confiance en soi n'est pas quelque chose qui se réserve au militantisme (même si des précautions s'imposeraient dans le cas de Léane et nécessiterait d'en dire davantage sur vie intime). Mais plutôt que de spéculer, attardons-nous sur cet événement « Bure ». En quelques lignes, le récit de son expérience d'une semaine d'un camp militant soulève des aspects de pratiques militantes, de lieu de vie et de socialisation, de manière de rencontrer des futurs camarades, amis, colocataire, de confiance en soi, de rythme. La « catégorie du rythme », celle que Barthes choisit pour introduire son premier cours au Collège de France sur l'interrogation « Comment vivre ensemble ? » : interrogation sur « la façon dont les sujets accordent ou désaccordent leurs temps dans une vie en commun »¹². Je le disais en parlant des rythmes justement, il existe des configurations particulières, des situations de déterritorialisation si je suis chez Deleuze et Guattari, où les frontières entre intime et politique s'abaissent dans la joie, la légèreté et s'accompagnent d'un sentiment de puissance individuelle et collective. En ce sens, Bure pourrait être une sorte d'espace lisse, propice à l'appropriation de la question du style et à l'émergence de styles (relationnels, militants, de vie) d'autant plus hétérogènes et singuliers qu'ils sont temporairement débarrassés des striures de la logique distinctive telle que la frontière prescrite entre intime et politique.

12 *Styles. Critique de nos formes de vie*. p51